

DANTE

et l'Art français du XV^e siècle

PAUL DURRIEU

Parmi les sujets qui ont été abordés à l'occasion de la célébration du centenaire de Dante, se rangent la question des influences que les écrits de l'immortel poète italien ont pu exercer sur des artistes français, et, concurremment, la recherche des créations d'art nées sur le sol de France, que les œuvres littéraires de Dante, la *Divine comédie* en tête, ont plus ou moins directement inspirées.

En général, dans cet ordre d'idées, on n'a songé qu'à ceux des maîtres français qui se rangent parmi nos contemporains ou du moins qui ont vécu à une époque relativement récente.

Faut-il s'en tenir là ? Il me paraît, au contraire, fort intéressant de chercher à remonter plus haut, aussi haut que possible, et de nous demander si, à une date beaucoup moins éloignée de celle de la mort de Dante, je ne dis pas peut-être au XIV^e siècle, mais tout au moins dès le XV^e siècle, nous ne pourrions peut-être pas découvrir que des artistes vivant en France ont été appelés à travailler parfois sur des thèmes que venait leur fournir la *Divine comédie*.

Nous sommes encouragés à entrer dans cette voie par ce fait que, des trois grands écrivains italiens morts au XIV^e siècle : Dante, Boccace et Pétrarque, les deux derniers : Boccace et Pétrarque, ont souvent eu plusieurs de leurs œuvres illustrées dans le cours du XV^e siècle par des maîtres français, peintres miniaturistes de manuscrits.

Boccace fut surtout favorisé à cet égard. Tout à fait au début du XV^e siècle, le 12 septembre 1401, un auteur anonyme avait achevé de traduire en langue française le traité latin de Boccace : *De claris et nobilibus mulieribus*. Moins d'un an et demi plus tard, au mois de janvier 1403, un grand courtier et négociant italien, établi depuis longtemps à Paris, et qui se trouvait en relation d'affaires avec les princes de la maison de France, Jacopo Raponi, pouvait offrir comme « étrennes » au duc de Bourgogne, Philippe le Hardi,



un magnifique manuscrit de ce traité *Des cleres et nobles femmes*, de Boccace, enrichi de 109 miniatures et qu'il avait fait exécuter dans un des ateliers de librairie de luxe qui florissaient alors à Paris.

Du même atelier parisien sortit également un second exemplaire à miniatures de l'ouvrage, à peu près aussi beau que le premier, qui fut donné en février 1404 au duc Jean de Berry, le plus passionné des amateurs de l'époque, par un de ses familiers, Jean de la Barre, receveur des finances du Languedoc et en Guyenne (1).

Cent ans plus tard environ, sur les limites du xv^e et du xvi^e siècle, un nouveau manuscrit des *Cleres et nobles femmes* de Boccace était encore copié en France et illustré de nombreuses et fort belles miniatures pour la mère du futur roi François I^{er}, Louise de Savoie (2).

Mais la vogue de ce traité sur les femmes célèbres n'est rien en comparaison de la fortune qui attendait une traduction en français de l'ouvrage historico-philosophique de Boccace, intitulé, dans l'original en latin : *De casibus virorum illustrium*.

Un littérateur français du temps du roi Charles VI, Laurent de Premierfait, en fit deux traductions : la première terminée le 13 novembre 1400 ; la seconde, fortement grossie par Laurent de Premierfait d'additions de son crû, achevée le 15 avril 1409 et dédiée par le traducteur, ou plus exactement l'adaptateur français, au duc Jean de Berry.

Sous ce titre : *Des Cas des nobles hommes et femmes*, cette seconde traduction obtint en France un succès prodigieux, qui se prolongea jusqu'à l'aurore du xvi^e siècle.

Il n'y eut pour ainsi dire pas un prince, par un grand amateur de livres, qui ne voulut placer dans sa bibliothèque un exemplaire du livre des *Cas des nobles hommes et femmes*.

Parmi les nombreux manuscrits qui nous sont parvenus, il en est qui sont de première importance pour l'histoire de la miniature française au xv^e siècle ; tel est le cas pour l'exemplaire provenant de Jean sans Peur, duc de Bourgogne (3), conservé à Paris à la

(1) Voir, sur ces copies de Boccace traduit en français : C^{te} Paul Durrieu : *Manuscrits de luxe exécutés pour des princes et des grands seigneurs français du XV^e siècle*, dans la revue *Le Manuscrit* (Paris, in-4^o), tome II, 1895, p. 161-168 et 178-179.

(2) Ms. français 599 de la Bibl. Nat. de Paris.

(3) Toutes ses miniatures sont reproduites dans : Henry Martin, *Le Boccace de Jean sans Peur. Des cas des nobles hommes et femmes*. Bruxelles et Paris, 1911, in-4.



BIBLIOTHÈQUE NATIONALE. *Fonds Italien.* n° 72 — L'ENFER.

Bibliothèque de l'Arsenal (ms. 5193). Tel est le cas surtout pour un merveilleux exemplaire de la Bibliothèque de Munich, le « Boccace de Munich », qui fut achevé de copier aux portes de Paris, à Aubervilliers, le 24 novembre 1458, à l'intention, non pas comme on l'a cru longtemps d'Étienne Chevalier, mais pour un haut fonctionnaire de l'administration des finances royales sous Charles VII, maître Laurent Gyrard. Le « Boccace de Munich » doit sa valeur capitale et sa juste célébrité à ce que ses nombreuses miniatures ont été peintes dans l'atelier de Jean Foucquet et en partie de la main même de cet illustre maître, dont ce « Boccace » constitue une des créations les plus parfaites et les plus attachantes à étudier en détail (1).

Ajoutons que, dans un autre domaine de l'art français, les récits historiques ou légendaires que groupait le traité *Des Cas* ont été aussi répandus au xv^e siècle sous forme de tapisserie .

Laurent de Premierfait, après avoir traduit et arrangé le livre *Des Cas des nobles hommes*, a également donné, en 1413, une version française du *Décameron*. Les manuscrits de ce *Décameron* français sont — et ceci est peut-être à l'honneur du public français lettré du xv^e siècle — beaucoup plus rares que ceux du livre *Des Cas*. Cependant on peut en citer, au moins deux très beaux exemplaires, illustrés chacun de 100 grandes miniatures, qui proviennent de la « librairie » ou bibliothèque des ducs de Bourgogne ; l'un, que j'ai eu la bonne fortune de découvrir à la Bibliothèque du Vatican, ayant eu pour premier possesseur le duc Jean sans Peur (2) ; le second, dont les images sont, pour leur majeure partie, imitées servilement des images du premier, ayant été copié et illustré pour le fils de Jean sans Peur, le duc Philippe le Bon (3).

Dans le courant du xv^e siècle, un autre écrit latin de Boccace, la *Théséide*, ayant été arrangé en français avec ce sous-titre : *la Théséide ou les amours d'Arcite et Palemon*, a aussi inspiré à deux

(1) On trouvera la reproduction complète des 91 miniatures de Foucquet et de son atelier dans : C^{te} Paul Durrieu, *Le Boccace de Munich*, 1909, grand in-4^o.

(2) C^{te} Paul Durrieu, *Le plus ancien manuscrit de la traduction française du Décaméron*, Paris, 1909, in-8^o (extrait des *Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, année 1909, p. 342-350) ; du même : *Découverte de deux importants manuscrits de la « librairie » des ducs de Bourgogne*. Paris, 1910, in-8^o (extrait de la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. LXXI, p. 58-71).

(3) Bibl. de l'Arsenal, ms. n^o 5070.

artistes français travaillant de compagnie, tous deux de la plus haute valeur, une suite de splendides miniatures, décorant un manuscrit de la Bibliothèque jadis impériale de Vienne (1).

Passons de Boccace à Pétrarque.

Il semble que Pétrarque ait, en France, éveillé l'attention sensiblement plus tôt que Boccace. Dès avant le 15 avril 1377, le roi Charles V avait fait faire par un chanoine de la Sainte-Chapelle de Paris, Jean Dandin, une traduction en français du traité latin de Pétrarque sur les *Remèdes de l'une et l'autre Fortune*. Deux manuscrits de cette traduction exécutés sur la limite du XIV^e et du XV^e siècle (Bibliot. nationale, ms. français 593 et Bibliot. Mazarine, ms. n^o 3882) nous montrent quelques petites images au style purement français (2). Ces images sont encore, au point de vue de l'art, de fort peu d'importance. Mais si nous descendons, dans l'échelle du temps, d'environ cent ans, jusqu'à la fin du XV^e siècle et surtout au début du XVI^e, nous voyons ce traité *Des remèdes de l'une et l'autre Fortune* et une autre composition littéraire de Pétrarque, plus récemment mise en français : les *Triumphes*, devenir, de la part de miniaturistes travaillant en France, l'objet de luxueuses interprétations dans des peintures de riches manuscrits.

Parmi ces miniaturistes se distingua un groupe d'artistes qui ont travaillé en Normandie, pour le roi de France et son ministre le Cardinal d'Amboise. Leur œuvre capitale, comme illustrations de Pétrarque, est un exemplaire des *Remèdes de l'une et de l'autre Fortune*, achevé en 1503 pour le roi Louis XII (3).

D'autres ateliers ou artistes indépendants se sont aussi attachés à illustrer les mêmes textes. Il faut notamment citer, en ce qui concerne les *Triumphes*, une délicieuse suite de peintures en grisailles (4), d'une merveilleuse finesse d'exécution, dues à Gode-

(1) Voir P. Durrieu : *Notes sur quelques manuscrits français ou d'origine française conservés dans des Bibliothèques d'Allemagne*. Paris, 1892, in-8^o (extrait de la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. LIII), p. 30-31 du tirage à part et 142-143 de la *Bibl. de l'École des Chartes* ; R. Beer, *Les principaux manuscrits à peintures de la Bibliothèque impériale de Vienne*, dans le *Bulletin de la Société française de reproductions de manuscrits à peintures*, II (Paris, 1912, in-4^o), p. 24-28 et planches XV et XVI.

(2) Pour tout ce qui concerne les rapports de l'art français avec les œuvres de Pétrarque voir : Prince d'Essling et Eugène Müntz, *Pétrarque* (Paris, 1902, in-f^o), pages 88-91 et 201-240.

(3) Ms. français 225 de la Bibl. Nat. Cf. Prince d'Essling et Eugène Müntz, *op. cit.*, p. 88-91. et *Histoire de l'Art*, publiée sous la direction de M. André Michel, t. IV, 2^e partie, p. 748-749.

(4) Ms 6480 de la Bibl. de l'Arsenal. Cf. Prince d'Essling et Eugène Müntz, *op. cit.*, p. 237-240.

froy le Batave, artiste à la personnalité mystérieuse, mais dont on peut du moins constater qu'il a été particulièrement goûté et souvent employé en France, de 1516 à 1520, par le roi François I^{er} et sa mère Louise de Savoie.

Et nous rencontrerions d'autres preuves de la vogue des *Triumphes* de Pétrarque en France, et aussi en Flandre, si, en dehors des manuscrits à peintures, nous invoquions des suites de tapisseries et jusqu'à des vitraux d'église.

Tandis que les productions littéraires de Boccace et de Pétrarque fournissaient ainsi des motifs d'inspiration aux artistes français du xv^e siècle, qu'en est-il advenu, dans le même ordre d'idée, pour les écrits de Dante, et spécialement pour la *Divine comédie* ?

La renommée de l'immortel Florentin était parvenue en France au moins dès le début du xv^e siècle. L'auteur français qui, au plus tard en 1400, avait commencé à traduire Boccace en notre langue, Laurent de Premierfait, dans son arrangement du traité *Des Cas*, parle de Dante ; il explique d'une manière curieuse que Dante, avant de concevoir l'idée de la *Divine comédie*, « enchercha » Paris, Paris « où les nobles églises et autres lieux sacrés, garnis d'hommes et de femmes servant jour et nuit Dieu, font figure de Paradis » et où « les deux cours judiciaires, qui aux hommes distribuent la vertu de justice, c'est assavoir Parlement et Chatelet, portent la figure par moitié de Paradis et d'Enfer » (1).

Néanmoins une première constatation à faire, et qui frappe, c'est que le nom de Dante ne se rencontre pas dans les inventaires des plus grandes bibliothèques réunies antérieurement au xvi^e siècle par les rois ou les princes de la maison de France, Charles V, Charles VI, le duc Jean de Berry, les ducs de Bourgogne, le duc Charles d'Orléans le poète. Il est donc incontestable que Dante, comme auteur, eut au xv^e siècle infiniment moins de succès en France que les deux autres grands Italiens, Pétrarque et Boccace.

D'où vient cette infériorité relative ? On pourrait, je crois, en donner plusieurs raisons. Mais une seule suffirait : c'est la langue même dans laquelle est écrite la *Divine Comédie*. Les Français, au moins jusqu'au milieu du xv^e siècle, étaient, en thèse générale, fort peu familiarisés avec la langue italienne. Ces « Boccace », ces

(1) Addition, paraissant être personnelle, de Laurent de Premierfait au chapitre 23 du IX^e livre *Des Cas*.

« Pétrarque », qui furent placés, enrichis de miniatures, dans les bibliothèques des grands amateurs français du xv^e siècle, c'étaient des traductions en notre langue, ou tout au plus des ouvrages dont le texte original était rédigé en latin, et par conséquent aisé à comprendre pour tout lettré de notre pays : avec l'italien les conditions changeaient. Laurent le Premier fait s'attaquant à Boccace n'a éprouvé aucun embarras pour le latin du *De casibus virorum illustrium* ; mais quand il a passé au *Décameron*, il s'est trouvé dérouté par l'idiome vulgaire de l'Italie, et au lieu de travailler sur le texte même de Boccace, il s'est servi d'une traduction latine du *Décameron* italien, préalablement faite par un moine cordelier, le frère Antonio d'Arezzo.

Ceci explique le peu d'attrait exercé longtemps en France par un poème tel que la *Divine Comédie* sous sa teneur italienne. Pour que Dante eût conquis le public français et fût devenu un auteur que les miniaturistes se seraient plu à illustrer, il aurait fallu d'abord qu'il fut traduit en français.

Ce jour arriva. Un certain François Bergaigne mit en notre langue tout au moins plusieurs livres du *Paradis* ; et un écrivain anonyme composa une traduction en vers français de l'ensemble de la *Divine Comédie*. Tout aussitôt ces traductions entraînent une illustration par l'image ; tant les deux idées de traduction et d'illustration s'imposaient-elles, semble-t-il, comme étant liées ensemble. En effet, les exemplaires qui nous sont parvenus de ces premiers essais, plus ou moins étendus, de traduction en français de la *Divine Comédie* consistent tous en manuscrits ornés de miniatures ou de dessins.

Mais les traductions en question et par conséquent leurs illustrations (1) n'ont vu le jour que sous François I^{er} ; au plus tôt, d'après l'examen des manuscrits, vers la période de 1515 à 1525.

François Bergaigne avait offert un manuscrit de sa traduction du *Paradis* à la Reine Claude, première femme de François I^{er}. Cet exemplaire n'a pas été retrouvé. Mais la Bibliothèque nationale a pu acquérir deux copies partielles de l'œuvre de Bergaigne (2),

(1) Toutes les images du xvi^e siècle, illustrant des traductions françaises de Dante, et dont je vais parler, se trouvent reproduites dans : C. Morel, *Les plus anciennes traductions françaises de la Divine Comédie*, Paris, 1897, 2 parties en un volume in-8^o.

(2) Bibl. Nat., Nouvelles acquisitions françaises, 4119 et 4530.



BIBLIOTHÈQUE NATIONALE. *Fonds Italien*, n° 72. — LE PURGATOIRE.

l'une faite par le chancelier Antoine Duprat, l'autre pour l'amiral de France Guillaume Gouffier, seigneur de Bonnivet.

Dans ces manuscrits, d'un format analogue à un in-8^o, chaque chant du *Paradis* s'ouvre par une miniature. Ces miniatures paraissent avoir été exécutées à Paris, approximativement entre les années 1515 et 1525. Les compositions qu'elles nous montrent, ainsi que l'a très bien reconnu l'érudit suisse Morel, n'ont rien d'original ; elles sont calquées, parfois d'une manière tout à fait servile, sur des gravures sur bois qu'on retrouve dans plusieurs éditions vénitiennes du poème de Dante, parues de 1491 à 1520. Pour la technique de leur exécution, c'est exactement celles des praticiens qui ont travaillé à Paris depuis l'aurore du règne de François I^{er} jusque vers 1540 ; mais des praticiens d'ordre relativement vulgaire et ne sachant pas s'élever jusqu'au rang de véritables artistes.

Quant à la traduction anonyme en vers français de la *Divine Comédie*, elle nous est parvenue dans une copie unique qui était conservée, avant le fatal incendie du mois de janvier 1904, à la Bibliothèque nationale de l'Université de Turin. Cette copie, de format petit in-folio, avait été disposée de manière à ce qu'une grande image fut placée en tête de chaque chant. Six seulement de ces images ont été exécutées (1). Ce sont des dessins à la plume légèrement retouchés au pinceau, qui résument par une accumulation de détails épisodiques l'ensemble de tout ce que Dante raconte dans chacun des six premiers chants de l'*Enfer*. Ces dessins accusent une main bien française. Les compositions y sont amusantes par les détails et traitées avec verve ; mais d'après le style ornemental des bordures qui les encadrent, il ne semble pas qu'on puisse en faire remonter la date plus haut que la fin ou, tout au moins, la seconde moitié du règne de François I^{er}. Il se pourrait même que ces dessins fussent un peu postérieurs à l'avènement du roi Henri II en 1547 (2).

Ainsi toutes les illustrations, soit miniatures, soit dessins, qui

(1) L'une d'elles a disparu, enlevée du volume avec le feuillet qui la portait.

(2) Au point de vue de l'histoire de l'art français, j'indique, ce à quoi on n'a jamais songé, qu'il y aurait un rapprochement très intéressant à faire entre les dessins de la *Divine Comédie* française de Turin et quatre dessins, tout à fait traités de la même façon, qui accompagnent une traduction anonyme en français d'Euripide : *La Tragedie des Troades*, dans un manuscrit du musée Condé de Chantilly, 613 (n^o 1688) du Catalogue in-4^o. Une page de ce volume est reproduite dans le catalogue des manuscrits de Chantilly, t. II (Paris, 1900), p. 360.



accompagnent les premières traductions françaises de Dante appartiennent au XVI^e siècle seulement. Or, ce à quoi nous voudrions pouvoir aboutir, c'est à remonter jusqu'au XV^e siècle.

A cette date du XV^e siècle, on ne pouvait encore avoir en France que des manuscrits du texte original italien de la *Divine Comédie*. Ces manuscrits étaient certainement très rares, ainsi que le prouve le silence des inventaires des plus célèbres bibliothèques que nous avons énumérées plus haut. Néanmoins nous pouvons affirmer qu'il y a eu au moins trois Français, ayant vécu et étant morts au XV^e siècle, qui ont possédé des manuscrits de Dante. Ce sont trois princes de la Maison royale de France : Jean de Bourbon, d'abord comte de Clermont, puis à partir de 1456, duc de Bourbon sous le nom de Jean II ; le duc René d'Anjou, roi de Sicile et de Jérusalem, si connu de la Postérité sous le nom du « Bon Roi René » ; enfin Charles de France, frère puiné de Louis XI, qui fut successivement titré de Duc de Berry (1461-1465), duc de Normandie (1465-1469), enfin duc de Guyenne (1469-1472).

Dès avant 1454, le futur Jean II de Bourbon, alors comte de Clermont, possédait un exemplaire de la *Divine Comédie*. Il en fit présent en 1454 à un gentilhomme du Forez qui s'intéressait aux livres, Louis de la Vernade. Cet exemplaire se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque nationale (ms. italien, 1470) ; il est copié sur papier, d'une main italienne, et sans aucune image.

Le roi René eut de grands rapports avec l'Italie ; il aspirait à la couronne de Naples, et passa personnellement plus de quatre ans dans le Sud de l'Italie pour essayer d'établir sa domination définitive sur les états qu'il réclamait à titre héréditaire. Même quand il eut quitté l'Italie pour revenir en France, après que les opérations militaires eussent mal tournées pour lui, il conserva dans la Péninsule de chaudes amitiés, notamment celle d'un grand personnage vénitien, Antonio Marcello, lequel, pour flatter le goût du roi, lui envoya à plusieurs reprises des manuscrits. Il n'y a donc rien de très naturel à ce que nous rencontrions dans une liste sommaire de livres possédés par le Roi René, une mention ainsi conçue : « Dante de Fleurance ».

J'ai poursuivi à travers l'Europe la chasse à ce « Dante » du Roi René. Malheureusement, la mention de la liste que je viens de rapporter est trop sommaire pour faciliter une identification. En

outré, les livres du roi René se sont trouvés au cours des siècles extrêmement dispersés. Un des plus beaux, une traduction latine de Strabon, offerte au roi René par Antonio Marcello, a été s'égarer à la Bibliothèque d'Albi. D'autres volumes ayant appartenu au Roi René sont à Paris, à Poitiers, à Aix-en-Provence, en Angleterre, à Vienne, à Pétrograd. Je comptais sur quelque bonne fortune, telle qu'il m'en est advenu à plusieurs reprises pour d'autres manuscrits ou pour des miniatures se rattachant au roi René, que j'ai rencontrés inopinément. Jusqu'ici cette bonne fortune ne s'est pas réalisée, et je cherche toujours le « Dante » du Roi René.

Les conditions sont heureusement beaucoup plus favorables en ce qui concerne Charles de France, frère de Louis XI. La Bibliothèque nationale possède en effet (ms. italien 72) un exemplaire de la *Divine Comédie* copié sur parchemin, qui porte dans l'intérieur de sa première grande initiale, comme marque de propriétaire, le blason de ce prince Charles. Ce blason offre la disposition héraldique adoptée par Charles de France du temps où il était duc de Berry, et qu'il devait abandonner en 1465, quand il échangea le duché de Berry contre celui de Normandie. C'est donc au plus tard en 1465 que le « Dante » est arrivé aux mains du prince Charles.

Qu'il ait possédé un manuscrit tel que le texte italien de la *Divine comédie*, la chose ne doit pas nous surprendre. Mon confrère, M. Henri Stein, dans le livre très important qu'il vient de consacrer à Charles de France, a montré que ce jeune frère de Louis XI a reçu une éducation littéraire soignée. Il a indiqué, comme l'avait déjà fait Léopold Delisle, que Charles de France possédait dans sa bibliothèque, en même temps qu'un Dante, des manuscrits de Cicéron, Ovide, Virgile, Plutarque, Sénèque, sans parler de Marco Polo, de l'histoire de Troie de Guido Colonna, et d'une œuvre d'un contemporain, Enéas Silvius Piccolomini, qui devait devenir plus tard le pape Pie II. Bien plus, ce n'est pas seulement en France que Charles de France se procurait des manuscrits ; il en recevait aussi d'Italie, ayant fait notamment transcrire en 1476 à Milan, un exemplaire du *de Bello Judaïco*, de l'historien Josèphe (1).

C'est en Italie incontestablement qu'a été copié le Dante de

(1) Henri Stein, *Charles de France, frère de Louis XI*. (Paris, 1921, in-8°), p. 11-16.

Charles de France ; l'écriture le prouve de la façon la plus nette. Mais, en y transcrivant le texte de la *Divine comédie*, on avait réservé dans la mise en page du livre trois espaces vides placés en tête de chacune des trois grandes divisions de la *Divine Comédie* : Enfer, Purgatoire, et Paradis, à l'effet d'y placer autant d'images d'illustration. En outre, des blancs avaient été ménagés en tête de chaque chant pour recevoir une lettre initiale ornée. Tous ces espaces vides ont été utilisés après coup. On y a peint les trois miniatures attendues, en même temps que les initiales ornées. En ce qui concerne les trois miniatures, les premiers observateurs, sous l'empire sans doute de cette constatation que le texte avait été transcrit par un italien, les ont prises pour des peintures italiennes ; d'autres plus perspicaces ont pensé à une main flamande. Ceci était déjà mieux. Mais la vérité c'est que les trois miniatures insérées après coup dans ce Dante arrivé d'Italie à Charles de France, ainsi que les initiales dont l'une contient le blason du prince comme duc de Berry, sont du plus pur style français. Ce style, en ce qui concerne les miniatures, se révèle à l'analyse comme étant ce même style qui s'est épanoui au cœur du royaume de France à la fin du règne de Charles VII, et pendant le règne de Louis XI, et dont l'expression la plus parfaite nous est donnée par l'œuvre de Jean Fouquet.

Et non seulement ces miniatures sont des peintures aussi françaises que possible, mais ce sont encore des peintures de la meilleure qualité, très fines d'exécution et d'un coloris charmant dans l'original. Les lettres initiales elles-mêmes méritent l'attention par la manière pleine de goût, en même temps que d'une invention originale et personnelle, avec laquelle elles sont disposées.

Ainsi, dans le manuscrit italien 72 de la Bibliothèque nationale, nous rencontrons des miniatures et des enluminures sortant tout à fait de la moyenne habituelle, que des mains françaises ont consacrées à la décoration d'un exemplaire de la *Divine Comédie*. D'autre part cette intervention de l'art français, pour l'embellissement d'un Dante, s'est produite à une date qui, d'après la disposition héraldique du blason de Charles de France placé sur le volume, ne peut pas être indubitablement postérieure à 1465.

Il faut avouer, il est vrai, que nous avons là moins des illustrations directes du texte de Dante, que des images en quelque sorte

théoriques, visant les trois grandes divisions du poème. : Enfer, Purgatoire, Paradis. L'artiste français du xv^e siècle ne s'est pas préoccupé de suivre pas à pas l'immortel poème, comme c'est le cas pour les dessins et miniatures du xvi^e siècle dont j'ai parlé précédemment. Ce que nous montre le peintre qui a travaillé pour Charles de France, c'est l'Enfer en soi, le Purgatoire en soi, le Paradis en soi. Les détails sont d'ordre banal ou bien même ils présentent des particularités dont il n'est pas question dans le texte de Dante. Ainsi, dans la miniature du Purgatoire, on voit au premier plan, à droite, une femme nue couchée à terre, dont deux espèces de dragons semblent vouloir attaquer les seins. La femme nue dont les mamelles sont sucées par des serpents ou des dragons était un thème connu de l'iconographie médiévale française symbolisant la luxure. L'artiste français a suivi la tradition de son pays, sans se demander nullement si Dante avait, dans son texte, fait la moindre allusion à quelque chose de semblable.

Les miniatures du Dante de Charles de France sont déjà, par elles-mêmes, d'un haut intérêt. Elles deviennent encore plus intéressantes, si on cherche quelle place il convient de leur assigner dans l'histoire de l'Art français.

Sans nous perdre dans la minutie de l'examen artistique, disons seulement en quelques mots que, d'après toutes les particularités du style, le tracé des contours pour les têtes de femmes, l'accentuation des traits dans les visages d'hommes, devenant parfois un peu vulgaires, le coloris enfin d'une gamme claire et d'un grand charme, on peut reconnaître en toute certitude dans les trois miniatures du Dante de Charles de France des productions d'un peintre-miniaturiste français des plus attachants, appartenant au milieu du xv^e siècle, dont j'ai commencé il y a bientôt 30 ans, à signaler la grande importance. Ce peintre-miniaturiste est le même maître qui a exécuté les plus belles peintures d'un remarquable livre d'Heures de la Bibliothèque impériale de Vienne ; miniatures que j'ai pu démontrer avoir été exécutées sûrement entre 1458 et 1473 pour un membre d'une famille d'ardents bibliophiles : Olivier de Coëtivy, seigneur de Taillebourg (1), lequel, ajoutons-le, était,

(1) Voir mon étude, déjà citée précédemment : *Notes sur quelques manuscrits français ou d'origine française conservés dans des bibliothèques d'Allemagne*, parue en 1892 dans la *Bibliothèque*

d'une manière un peu irrégulière, il est vrai, l'oncle par alliance de Charles de France, comme ayant épousé Marguerite de Valois, fille naturelle du roi Charles VII et d'Agnès Sorel.

Dans le travail où j'ai révélé la véritable origine, totalement ignorée auparavant, du livre d'Heures de Vienne, j'ai indiqué que le maître qui avait illustré ces Heures d'Olivier de Coëtivy était aussi l'auteur des images d'un des plus beaux manuscrits à peintures de la Bibliothèque nationale ; une *Histoire universelle jusqu'à la mort de Jules César* (ms. français 64), volume où l'on peut admirer notamment un tableau du passage du Rubicon, qui serait presque digne de Jean Fouquet (1).

D'autres manuscrits attestent encore par les charmantes miniatures du même maître qu'ils renferment le talent de notre artiste. C'est un livre d'Heures de la Bibliothèque nationale (ms. latin 1400), dont la première provenance pourra peut-être quelque jour être précisée (2). C'est un riche bréviaire à l'usage de Tours, également à la Bibliothèque nationale (ms. latin 1032), portant des armoiries que je n'ai malheureusement pas pu identifier (3). C'est un traité en latin intitulé *Belial*, par Jacques de Theramo, copié par un prêtre du diocèse de Limoges appelé Jean du Trueil (ms. latin 12433 de la Bibliothèque nationale). Une seule miniature orne ce volume, mais elle est curieuse pour nous parce qu'il y est fait allusion à l'Enfer, aux âmes du Purgatoire et à Dieu dans le Ciel, ce qui prête à des interprétations en image analogues à celles que nous avons dans les trois miniatures du Dante de Charles de France.

de l'École des Chartes, p. 7-10 du tirage à part et p. 119-122 du tome LIII de la *Bibl. de l'École des Chartes*.

(1) Une particularité, que je signale ici en quelque sorte pour mémoire, parce qu'elle ne se rencontre pas dans les trois images du Dante de Charles de France, mais qui est très caractéristique et dont le ms. français 64 nous donne des exemples, c'est que, dans les peintures de notre maître, les édifices ou morceaux d'architecture sont peints en ton d'un bleu extrêmement clair, et que sur ce bleu pâle des murailles se détachent souvent en un bleu beaucoup plus foncé des lettres ou des mots entiers, soit en caractères latins, soit en caractères hébraïques, ou avec des formes fantaisistes. J'avoue avoir rêvé longtemps devant ces inscriptions, mais sans avoir pu en rien tirer de précis jusqu'ici.

(2) Une des pages de ce volume (fol. 29) porte, surmontées d'un casque héraldique, des armoiries qui semblent pouvoir se blasonner ainsi : coupé, au 1 d'azur à la croix de gueules cantonnées des quatre lettres B. C. C. B. en or ; au 2, d'azur à l'aigle éployée d'or.

(3) D'azur au lion losangé d'or et de gueules, couronné d'or, à 3 fasces crenelées d'argent brochant sur le tout, en passant alternativement dessus et dessous le lion. Ce blason se rencontre, dans le manuscrit, avec un autre blason : d'argent au lion de sable. — Dans ce bréviaire de Tours, deux des miniatures, fol. 100 et 106 verso, sont d'une autre main que celle de notre maître.



BIBLIOTHÈQUE NATIONALE. *Fonds Italien*, n° 72. — LE PARADIS.
III

Un des manuscrits à miniatures qui atteste le mieux le mérite du maître est un volume de moyen format (ms. français 1098 de la Bibliothèque nationale) contenant le texte latin du *Traité de la consolation* de Boèce, et en regard la traduction en français de Jean de Meung. Ce charmant manuscrit a été exécuté par un grand amateur de livres du xv^e siècle, Jean Budé, deuxième du nom, seigneur de Villiers-sur-Marne et d'Yères, secrétaire du roi et audencier à la chancellerie de France, père du célèbre humaniste Guillaume Budé. Sous le rapport de l'art, il est intimement lié aux éléments décoratifs du Dante de Charles de France, tant au point de vue des peintures, qui sont au nombre de six, que par le caractère d'une partie de ses grandes lettres dans lesquelles nous retrouvons le même goût d'arrangement personnel que dans les initiales du Dante.

Un autre manuscrit prête aussi à un rapprochement curieux avec le Dante de Charles de France. C'est un recueil de dissertations sur la noblesse qui est conservé à la Bibliothèque Sainte-Geneviève (ms. n^o 1793). Les miniatures de ce volume sont traitées en grisailles ; mais ces grisailles, par les types caractérisés des visages d'hommes et de femmes, attestent nettement la main de notre maître. Or, il se présente ceci qui mérite notre attention c'est que, dans ce manuscrit aux images très françaises, le texte a été copié par un Italien (1), comme pour le Dante.

Je pourrais citer encore un manuscrit de l'*Ordre de Chevalerie* de la Bibliothèque de l'Arsenal (n^o 3240) avec deux miniatures et portant des armoiries qui restent à identifier (2), et sur la même liste je serais porté à inscrire également un livre d'Heures aux armes de la famille de Jouvenel des Ursins, que je n'ai malheureusement pu qu'entrevoir en 1892 à l'exposition Colombienne de Madrid (3)

Pour ne pas prolonger davantage, je m'arrêterai sur un dernier

(1) Les traités qu'il contient sont d'ailleurs l'œuvre d'auteurs italiens : Bonaccorso di Montemagno, Carlo Aretino et Poggio Fiorentino, tout en étant rédigés en latin.

(2) Au bas du f^o 1 : d'argent au chevron de sable, accompagné de 7 merlettes de sable, posées 4, 1, 2. Au bas du f^o 43 : fascé d'argent et d'azur, au griffon de gueules armé et couronné d'or. Cf. Henry Martin, *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque de l'Arsenal*, t. III (Paris, 1887, in-8^o), p. 298.

3. Cf. P. Durrieu, *Manuscrits d'Espagne remarquables par leurs peintures*. Paris, 1893, in-8^o, (extrait de la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. LIV), p. 13 du tirage à part et p. 261 du t. LIV de la *Bibl. de l'École des Chartes*.

manuscrit, un exemplaire in-folio de la traduction française de Tite Live par Berceure, qu'une heureuse acquisition opérée en 1827 à la vente Château-Giron a fait entrer dans la Bibliothèque de la Chambre des Députés à Paris (ms. 1265 du catalogue).

Ce manuscrit rivaliserait avec cette belle *Histoire universelle*, ms. 64 de la Bibliothèque nationale, dont j'ai parlé plus haut, si ses trente miniatures étaient toutes de la main du maître; mais celui-ci n'en a peint seulement qu'une partie, laissant le surplus à un collaborateur.

Les manuscrits qui viennent d'être énumérés nous fournissent quelques indices sur le maître charmant qui a été appelé à les enrichir d'images.

En tenant compte de l'origine première des volumes et du caractère local de ceux qui sont des livres de prières, on peut conclure que notre maître fut un artiste ayant surtout brillé durant le troisième quart du xv^e siècle, par conséquent à peu près un contemporain de Jean Foucquet, et qu'il a exercé son action et trouvé des clients principalement dans la région qui s'étend depuis le Berry et la Touraine au Nord, jusqu'à la Saintonge et au Limousin au Sud (1).

Pourrait-on aller plus loin encore et tenter de découvrir le nom de ce maître? Le fait qu'il a travaillé pour Charles de France, frère de Louis XI, pourrait peut-être ouvrir de nouvelles voies d'investigations.

Charles de France a employé plusieurs peintres miniaturistes. Du temps où il était encore duc de Berry, une miniature d'un livre d'Heures a été exécutée pour lui par Jean Foucquet, ou tout au moins dans l'atelier de ce grand maître (2). Vers la même époque, parmi les personnages recevant une pension de Charles de France se trouvait un autre artiste alors très en vue, le peintre enlumineur en titre de sa mère, la reine Marie d'Anjou, Henri de Vulcop ou de

(1) La plupart des manuscrits auxquels le maître a travaillé portent des armoiries des premiers possesseurs. Ils ont donc été peints pour des destinataires connus d'avance de l'artiste. On peut, je crois, en conclure que le maître fut un de ces miniaturistes, comme il y eut plusieurs à la même époque, qui, au lieu d'attendre dans un atelier fixe les clients que le hasard leur amènerait, allaient chercher des commandes de côté et d'autre, en ne craignant pas les déplacements.

(2) P. Durrieu : *Les Antiquités judaïques de Josèphe et le peintre Jean Foucquet*, Paris, 1907, in-folio, p. 101 et planche XXIII.

Valcop. Enfin le prince attacha à sa maison d'une façon permanente, de 1464 à 1468 au moins, encore un autre peintre-enlumineur, du nom de Jean de Laval (1).

Jean Fouquet doit être mis hors de cause ; mais, ne faudrait-il pas peut-être penser, soit à Jean de Laval, soit à Henri de Vulcop, au point de vue de l'identification définitive de notre artiste ?

Le problème pour être discuté à fond demanderait de longs développements qui seraient ici hors de saison, en nous entraînant bien loin de Dante, notre objectif spécial.

En somme la question que nous voulions examiner était celle de savoir si la prise de contact de l'art français avec la *Divine comédie*, qui s'avère au temps de François I^{er}, aussitôt que l'on eut entrepris de traduire en français tout ou partie de l'immortel poème italien, n'avait pas commencé à se manifester déjà plus tôt, au cours du xv^e siècle, ce siècle qui suivit celui de la mort de Dante, et que l'on peut considérer, pour l'histoire de l'art français, comme appartenant encore au Moyen-Age.

Nous pouvons répondre maintenant par l'affirmative, grâce à ces trois miniatures qu'a peintes, au plus tard en 1465, dans l'exemplaire italien du poème de Dante venant de Charles de France, frère de Louis XI, ce même charmant maître français qui a illustré aussi, entre autres volumes précieux, les Heures d'Olivier de Coëtivy et le Boèce de Jean Budé.

C^{te} PAUL DURRIEU,
Membre de l'Institut.

(1) Henri Stein, *op. cit.*, p. 34

